Publication de la  société slave de Paris.

LA POLOGNE

JOURNAL SLAVE DE PARIS,

ORGANE DES INTÉRÊTS FÉDÉRAUX
DES PEUPLES DE L'EUROPE ORIENTALE,
PARAISSANT TOUS LES QUINZE JOURS.

Prix de chaque numéro isolé. . . 15 c.
Pour Paris :
Six mois. . . . . 1 fr. 80
Un an. 3 50

Pour la province et l'étranger :
Six mois . . . . 2 fr. 50
Un an. 5
Annonces et Insertions : 50 centimes la ligne.

LA POLOGNE s'envoie en échange de tout journal en langues slaves, française ou autres, aussitôt que la demande en est faite.
N. B. Les articles de correspondance, les demandes d'abonnement, les lettres pour la Société slave, et toutes les réclamations quelconques, adressés à la Rédaction du journal, doivent être envoyés *franco* au Directeur-Gérant, CYPRIEN ROBERT, passage du Commerce, 7, près de l'École de Médecine, à Paris. — Aucun abonnement n'est reconnu valable que dans le cas où l'abonné, en payant, a eu soin d'exiger une quittance émanée de l'administration même du journal.
On s'abonne à la librairie de BLOSSE, passage du Commerce, 7, à Paris.

Numéro 36. — 3e Année. — 16 Décembre 1850.

Les unitaires allemands
EN FACE DU PANSLAVISME.

Le seul mot de panslavisme est pour l'Europe entière un mot de menace, un épouvantail devant lequel les plus hardis reculent. Veut-on de cet effrayant fléau faire une panacée pour tous ? Qu'on laisse librement agir les rêveurs d'Hégémonie.

On sait que le peuple qui représente par excellence l'esprit hégémone et dominateur, c'est le peuple allemand. Seuls les Allemands ne peuvent encore concevoir la liberté chez soi sans l'asservissement chez les autres ; et comme dans leur état actuel de morcellement en une foule d'états, leur projet de s'assimiler la moitié du monde slave demeure chimérique, dès lors ils cherchent avant tout à réaliser au dedans une centralisation gouvernementale qui leur permette de réagir ensuite avec plus de force au dehors.

La concentration de toutes les forces nationales est pour les Hégémones d'outre-Rhin une question de vie ou de mort. C'est pourquoi leur utopie d'unité allemande survit à tous les échecs, et ressort plus impérative de chaque nouveau naufrage. Mais une pareille unité est-elle possible ? l'esprit allemand s'y soumettra-t-il jamais ? Qui dit germanisme dit individualisme, en philosophie, en religion, en politique. Chaque cerveau tudesque prétend penser à sa manière et agir autrement que son voisin. Le sens commun est en Allemagne sans puissance. A force de querelles théologiques, les Allemands ont brisé l'unité de l'Église, qu'ils ont morcelée en une foule de confessions rivales. A force d'antagonisme entre leurs savants, ils ont détruit l'unité de la science, tombée par eux dans le vague des systèmes. A force de mysticisme et d'extravagances sentimentales, ils ont détruit l'unité de l'art. Et ces représentants de la division et d'une dissension éternelle voudraient créer chez eux l'unité politique! C'est une chimère de plus à ajouter aux mille chimères dont se berce le germanisme.

Si c'est une vérité que rien ne se développe et ne prospère que ce qui sort de la nature même et de la destination primordiale de chaque être, il s'ensuit que la variété d'action politique, comme la multiplicité de tendances intellectuelles, est le propre indélébile des Allemands. Cette race semble avoir pour tâche de renouveler dans le monde moderne les dissensions intestines des premiers Hellènes. Comme les anciennes républiques grecques, les dynasties allemandes, de siècle en siècle, n'ont pas cessé de s'entrecombattre. Le triomphe de ces grandes familles, arrivées chacune au pouvoir monarchique, a été à la fois le triomphe de l'esprit de race de la Germanie. Si la rude épreuve de la domination napoléonienne sur tous les petits rois n'a pu les corriger, si la lutte de nationalité, même couronnée d'un plein succès, n'a pu amener d'autre résultat que le pacte fédéral de 1815, que peut-on attendre aujourd'hui qu'aucune contrainte extérieure ne pousse l'esprit allemand à se renier lui-même au dedans ? Il y a donc quelque chose d'extravagant à rêver encore l'unité allemande, après mille ans de vains efforts pour réaliser cette utopie. Quand les empereurs du moyen âge, armés de tout le prestige de l'autorité des Césars romains, n'ont pu suffire à cette œuvre de Titans, comment la puissance d'un roi de Prusse y réussirait-elle ? Si l'Allemagne féodale a pu présider quelque temps aux destinées de l'Europe, c'est que la conscience des nationalités n'était pas encore éveillée. Maintenant tout est changé : les gouvernements reposent forcément sur des bases nationales ; et dès lors les dynasties féodales du germanisme, pour qui la nationalité n'est qu'un vain mot, se

sont trouvées impuissantes à tenir plus longtemps le sceptre du monde, qui est échappé de leurs mains pour toujours : car la susceptibilité jalouse des grands empires actuels ne permet à aucune grandeur tombée de se relever. On ne saurait vivre deux fois, ni dominer deux fois sur le même théâtre.

L'Allemand moderne excelle dans les œuvres de patience privée. Il dissèque la vie avec une rare perfection. Son érudition myope fouille et s'engloutit sur un point isolé de la science, sans en découvrir l'ensemble. De même aussi en politique il organise, jusque dans les plus puérils détails, des miniatures d'états; mais il n'a ni l'abnégation ni le tact nécessaires pour organiser un empire. La Prusse et l'Autriche qu'on appelle des états allemands, ne sortent pas d'une souche, ni d'une sève allemandes. La Prusse s'est développée sur un sol primitivement slave, elle a grandi avec l'aide de la Pologne sa suzeraine et sa généreuse protectrice. Le même fait se reproduit pour l'Autriche, dont les premiers éléments furent encore plus slaves que ne l'étaient ceux de la Prusse.

Si la monarchie de Frédéric s'est rendue formidable avec les dépouilles de la Pologne démembrée, l'Autriche déjà aux XVe et XVIe siècles s'était constituée en puissance par la prise de possession de la Bohême et de la Hongrie. Mais bien plus lente à grandir que la Prusse, l'Autriche n'a pu encore digérer les morceaux trop lourds qu'elle a dévorés. Elle en a perdu l'équilibre, et a été jetée loin de son centre de gravitation germanique, vers l'orient slave et le midi italien. La Prusse a su en profiter pour se proclamer la seule puissance allemande, et pour disputer à l'Autriche la primauté dont elle avait joui jusqu'à présent dans la confédération. Décidée, à quelque prix que ce soit, à centraliser sous elle toute l'Allemagne, la Prusse menace donc d'un coup mortel l'empire autrichien. Car une fois reconnue suzeraine de tous les petits états germaniqnes, et se portant comme champion de la nationalité allemande, la Prusse serait inévitablement poussée à soutirer à l'Autriche ses provinces allemandes. Elle sèmerait au sein de cet empire des germes terribles de dissolution, en surexcitant dans les parties allemandes les rêves d'unité germanique, et en fomentant dans les provinces slaves la passion d'indépendance et de nationalité. On conçoit dès lors que l'Autriche soit résolue à tout risquer, plutôt que de laisser la Prusse réaliser sur l'Allemagne ses ambitieux projets.

Du reste admit-on même que l'Autriche se laissera, sans coup férir, spolier de son droit de présidence dans la haute diète germanique, devenue une simple succursale des chambres de Berlin, croit-on que la Russie restera spectatrice impassible d'une telle transformation! Qu'on se détrompe! La Russie aurait contre l'Allemagne devenue empire les mêmes antipathies que l'Autriche contre la Prusse. Ainsi l'unité allemande amènerait aussitôt l'unité slave, et entre ces deux forces du panslavisme et du pangermanisme commencerait une longue série d'effroyables luttes. Car le Slave connatt les rêves d'hégémonie de son voisin; il sait trop bien ce qui l'attendrait dès que le teuton aurait organisé son unité nationale, et plutôt que de la laisser se constituer, il préfèrera transformer pour des siècles l'Europe centrale en un immense champ de bataille. Cyprien ROBERT.

Lettre au rédacteur du journal *la Pologne*

SUR LE ROLE DES JUIFS DANS LES TEMPS MODERNES.

Permettez-moi, Monsieur, de revenir encore sur un article inséré par vous dans le n° 31 de votre journal, et où vous parlez des Juifs d'une manière qui appelle des rectifications. « Les Juifs, dites-vous, sont assez riches pour « acheter vingt royaumes; ils pourraient reprendre posses- » sion de leur petite et chère Judée; ils pourraient relever » d'un geste leur Jérusalem et rétablir son temple plus » magnifique cent fois (hyperbole un peu forte) que ne » l'était celui de Salomon. » Ici vous parlez, Monsieur, en homme politique du moyen âge ou en réformateur du XVe siècle. Je n'userai pas, pour vous répondre, du même langage mystique; il est trop éloigné de mon langage habituel. Mais je dirai que ces Juifs ne gémissent plus sous des jougs barbares et despotiques; le système de Torquémade — qui fait honte à jamais à l'histoire catholique — est condamné par le monde entier; les Juifs sont devenus partout citoyens; partout où on leur accorde le droit de l'homme, ils se trouvent heureux, non-seulement matériellemsnt, mais encore moralement. L'esprit du temps a effacé les haines religieuses, l'univers civilisé proclame les droits de l'humanité, aussi bien pour les esclaves que pour les enfants d'Israël, et même dans les pays jusqu'à présent despotiques. Si les Juifs n'ont pas acheté vingt royaumes ou républiques — à votre choix, — après avoir été chassés d'Espagne, d'Italie, de Portugal et de France à plusieurs reprises; s'ils n'ont pas tâché de reprendre possession de leur petite et chère Judée, sous le règne de la sainte inquisition, ils auront moins encore aujourd'hui cette idée et ce stérile dévouement pour leur ancienne patrie devenue déserte par suite des ravages des croisades et de l'islamisme; ils n'abandonneront pas leurs nouveaux foyers, aujourd'hui qu'ils possèdent les droits d'indigénat dans toutes les contrées du globe. Vous ajoutez bien, je crois, — « que leur conscience le leur défend; vous dites mieux encore, qu'ils n'ont plus le droit « d'être un peuple à part, qu'ils ont perdu leur nationalité « indigène. » Savez-vous, Monsieur, pourquoi? Parce que le Juif, en France, regarde ce pays comme sa véritable patrie, partageant le bien et le mal avec tous ses concitoyens. Le Juif, en Angleterre, est Anglais, quoique les *saints* veuillent toujours le soumettre à quelques exceptions. Le Juif, en Germanie, est Allemand, aimant la terre où il est né, qui le protége, qui lui donne son existence sans crainte des persécutions de quelques fanatiques. Les Juifs, en Pologne, ont toujours été bons Polonais; je n'en exempte pas même les superstitieux, qui ont leurs regards invariablement tournés vers la montagne de Sion; cela ne les a jamais empêché d'aimer le pays où, depuis le 9e siècle, leurs pères ont trouvé l'hospitalité. Les Juifs ont été bons patriotes sous

les anciens rois, tant qu'ils ont été traités humainement ; et même lorsqu'on les a forcé de se séparer de leurs voisins, de se grouper à l'écart, de s'habiller en juifs, de se mettre des bonnets jaunes, ils sont toujours restés bons Polonais, et ils l'ont prouvé dans toutes les graves circonstances : sous la république, comme sous Kosciuszko; en 1830 à Varsovie, comme en 1846 à Cracovie, — toujours ils sont venus en aide à la cause polonaise ; leur majorité a été digne de l'héroïsme polonais. Lisez les ouvrages de Czacki, de Surowiecki, du comte Castelane Ostrowski et d'autres écrivains impartiaux, et jugez sur ces documents, si les Juifs polonais méritent des reproches, à l'exception de quelques misérables lâches.

« Les Juifs, dites-vous, sont les fournisseurs de finances de toutes les têtes couronnées. » Vous comprenez mal les emprunts que font les divers États de l'Europe aux grands financiers juifs. Ces emprunts sont faits non pas pour les rois, mais parce qu'après de grands désastres et des événements anormaux, la gêne du pays l'exige. Si, dans ce cas, on s'adresse aux Juifs, c'est parce qu'ils ont du crédit, qu'ils savent négocier des affaires, qu'ils tiennent à l'ordre, à la prospérité du monde, qu'ils veulent la paix, seul gage de bonheur des nations. Voilà pourquoi le pontife de Rome a emprunté chez le pontife de Paris, comme vous l'appelez.

Les Israélites, selon vous, sont les grands prêtres du temple d'or de la Bourse. Moi, j'ajouterai à cet honneur qu'ils aident au progrès des sciences et de la liberté. Les compositeurs Meyerbeer, Mendelssohn, Halevy, la tragédienne Rachel, le démocrate Jacoby de Königsberg, le matématicien Stern de Varsovie, et tant d'autres, en sont la preuve. Si les Israélites sont devenus, — comme vous le dites, les maîtres de la Bourse, c'est sans doute parce qu'ils possèdent la plus grande capacité dans les affaires financières parce que ce sont eux qui font vivre les transactions à l'aide de leur fortune et de leur génie d'échange. Comparez, Monsieur, — je ne dis pas le Commerce, je ne dis pas la Bourse — des pays intolérants d'Espagne, de Portugal, d'Italie, comparez leur trésor à celui de la petite Belgique, de la Hollande microscopique ; comparez et voyez quelle nation a le plus gagné. Est-ce celle qui a chassé les Juifs et qui professe l'intolérance? ou celle qui a octroyé aux Israélites l'exercice légal des droits de l'homme? — Qui peut nier la misère, la décadence matérielle et morale de l'Espagne? En chassant les Juifs de cette péninsule, la sainte Inquisition en a chassé à la fois temps la richesse, le commerce et même la liberté.

Pourtant cette même Espagne florissait avant d'avoir banni les riches israélites ; cette même Espagne était la capitale des richesses de l'Europe ; qu'est-elle aujourd'hui? à peine l'ombre de ce qu'elle fut jadis. Dans quel pays trouvez-vous autant de brigands, autant d'assassins qu'en Espagne, en Portugal et en Italie? où cependant il n'y a, pour ainsi dire, pas de juifs. — Lisez l'histoire, et vous verrez combien la Pologne a été heureuse sous Casimir le Grand et sous les rois jagellons, qui tous ont protégé les enfants de Jacob. Nous pouvons juger par nos yeux ce que la France a gagné depuis qu'elle a mis les israélites sous la même loi que tous les Français. Nous voyons ce que la Prusse, cette Prusse solide et méditative, a conquis de puissance par le droit de bourgeoisie octroyé depuis un demi-siècle à ses juifs. Nous savons ce que l'Allemagne entière a retiré de l'émancipation des israélites. Partout salut, prospérité, amélioration des mœurs, progrès social et agrandissement de richesses nationales. Partout où les israélites jouissent des droits de l'homme, le commerce et l'industrie — âme de la civilisation — ont des périodes triomphantes, et par conséquent la misère fuit ces contrées bénies.

Léon Hollændersky.

RÉIMPRESSION DES ŒUVRES DE BRODZINSKI.

Malgré les difficultés sans nombre qui l'arrêtent dans son essor, l'esprit slave se développe et marche vers son but, d'abord en s'appropriant toutes les idées saines des nations civilisées de l'Europe, puis en mûrissant ses idées propres, spéciales et nouvelles. Parmi les écrits les plus capables d'éveiller ces idées, il faut citer au premier rang le *message à ses frères exilés* et *le discours sur la nationalité polonaise*, de Casimir Brodzinski, ce Jérémie pleurant sur les ruines du Sion de la Lechie. Jamais, chez aucun peuple, n'a pas paru un écrivain plus suave et plus mélodieux, ni un cœur plus sensible, brûlant pour sa patrie d'un amour plus pur, amour qui l'a enfin consumé. Aussi tendre que Catulle et Tibulle, aussi sentimental et aussi correct que Schiller, mélancolique et majestueux comme Ossian, Brodzinski erre, à la lueur mystérieuse de la lune, sur tous les champs de bataille où la Pologne repose ensevelie : sa lyre gémissante, que frappe le vent des tombeaux, évoque des sons lamentables et sympathiques.

Tout Polonais, qui veut se retremper au feu sacré de l'amour de la patrie, n'a qu'à lire et relire les œuvres de Casimir Brodzinski : c'est un prophète, c'est un saint de la patrie martyrisée; c'est une source inépuisable des sentiments les plus purs pour la patrie dans l'apothéose.

Parmi les poésies de Brodzinski, une des plus remarquables est sa *Lamentation sur l'abandon de la langue nationale*, à laquelle les classes élevées de la société, en Pologne, préféraient des idiomes étrangers, comme le latin et le français. La puissante maison des Czartoryski fut la première dont la protection éclairée releva l'instruction nationale de sa décadence. On peut dire que de là date le réveil des Polonais à la vie nouvelle, et que ce fut le prince Czartoryski, général de Podolie, qui le premier réveilla ses compatriotes. Son fils, le prince Adam, par l'organisation de l'instruction publique dans les provinces polonaises de Russie, a fait reculer, selon l'expression du fameux Novosiltsoff, la dénationalisation de la Pologne de cent ans. La princesse Elisabeth Czartoryska avait écrit un ouvrage, très-estimé en Pologne, pour populariser l'éducation nationale. La sœur aînée du prince Adam, princesse de Wurtemberg, produisit aussi un ouvrage remarquable qui fit époque dans le temps, jusqu'à mériter le tribut d'éloges de la plume grave et mâle de Jean Sniadecki, un des plus célèbres savants de l'Europe. Brodzinski, dans son enthousiasme pour la nationalité, éleva sa voix douce et puissante contre les corrupteurs sacriléges d'une langue qui est une des plus riches et des plus harmonieuses du monde.

Ce sont les deux dernières productions de cet écrivain, qu'on vient de réimprimer pour l'usage de notre jeunesse, qui ne trouvera nulle part de sources plus pures, soit pour le langage, soit pour les sentiments patriotiques. A. Bukaty.

Cyprien ROBERT.

Montmartre; — Imp. PILLOY frères et comp., boulevard Pigale, 48.

TABLE DES MATIÈRES DE LA 3e ANNÉE DU JOURNAL *LA POLOGNE*.